Mission secrète, Jean-Bernard Pouy

CINQ HEURES TRENTE. Deux gardiens viennent me chercher dans ma cellule[1]. Je dors encore. Ils font du bruit. Les autres prisonniers sont furieux parce qu'on les réveille une heure avant la sonnerie réglementaire. Je ne sais pas ce qui se passe. J'essaye de questionner l'un des gardiens mais il ne me répond pas. J'ai froid. Je pense aux petits matins où, autrefois, on sortait les condamnés à mort pour les emmener, dans le silence de la prison encore endormie, vers la cour où se dressait la fameuse guillotine[2].

On me conduit dans une salle, située près du bureau du directeur. Je n'y comprends rien : tout se passe comme si on me libérait. Les gardiens me rendent mes affaires personnelles. Je revois avec plaisir mon vieux pantalon de velours noir et, quand je le mets, je m'aperçois que j'ai perdu quatre ou cinq kilos. Un par mois, environ. La prison, ça vaut tous les régimes amaigrissants.

Les gardiens me regardent d'un mauvais œil.

1. Cellule : pièce où est enfermé le prisonnier.
2. Guillotine : machine utilisée autrefois en France pour trancher la tête des condamnés à mort.

Tu as de la chance, semblent-ils me dire, mais on t'aura la prochaine fois. Je fais attention à ne pas sourire, j'ignore pourquoi on me libère ; tout ce que je sais, c'est que je dois tout faire pour ne pas revenir ici.

Je sors, enfin. Mais ce n'est pas comme on le voit souvent dans les films, dans l'aube fraîche, avec une petite valise usée que l'on serre contre son corps pour affronter le monde hostile des hommes libres. Non. Je n'ai rien d'autre que mes vêtements ainsi qu'un portefeuille. On me fait monter dans une grosse voiture bleu nuit. À l'intérieur, il y a des sièges en cuir et il fait bon. Trois hommes m'accompagnent. Tenue de sport, physique de boxeur. Le genre de personne devant laquelle on passe, sans rien demander. Ils sont silencieux. Je pense à un autre film, avec Alain Delon. Je me demande un court instant si on ne va pas m'exécuter dans un endroit tranquille, une forêt, un chemin creux ou un chantier abandonné. Au lieu de cela, on m'offre une cigarette. Il ne manque plus que le petit verre de rhum.

L'ambiance dans la voiture est devenue presque amicale. Les autres se parlent de temps en temps. Ils discutent football, comme quoi le P.S.G.[1] est une drôle d'équipe, capable du pire

1. P.S.G. : Paris-Saint-Germain. Célèbre équipe de football, championne d'Europe en 1996.

comme du meilleur. Ils me demandent quelle est mon équipe préférée, je leur réponds Guingamp et ils se mettent à rire comme des idiots.

La seule chose que je sais, c'est qu'on me sort de prison discrètement, qu'on se dirige vers Paris, qu'on me parle non pas comme à un prisonnier mais comme à un homme libre et qu'on me juge assez intelligent pour ne pas chercher à m'évader[1]. Il faut dire que les trois gars qui m'accompagnent peuvent m'écraser rien qu'avec leur petit doigt si jamais je m'amuse à bouger le mien !

Dix heures. Nous arrivons Porte d'Orléans, nous entrons dans Paris. La voiture roule lentement, s'arrête aux feux rouges, respecte la priorité[2]. Rien d'officiel. Pas de motards devant, pas de voiture de police. On prend son temps, on garde son calme. L'un des trois hommes fait même des commentaires sur les ponts de Paris. Je suis le seul un peu nerveux. J'ai demandé ce qu'on me voulait mais on ne m'a pas répondu. Ou plutôt si : on m'a dit que ça ne me regardait pas. J'étais un passager anonyme dans une voiture anonyme.

On traverse le 7e arrondissement. La voiture pénètre dans la cour d'un immeuble du XVIIIe siècle, superbe. Un garde républicain est à l'en-

1. S'évader : s'enfuir, quitter un lieu où l'on est gardé prisonnier.
2. Priorité : lorsque deux routes se croisent, le véhicule qui vient de la droite doit passer en premier (il a la priorité).

trée. Ça me rassure : je reste dans l'administration. Jamais je ne suis entré dans un endroit aussi officiel. C'est impressionnant. Je me dis qu'il doit y avoir une erreur, et les erreurs, ça coûte cher, je suis bien placé pour le savoir.

On me fait monter un escalier, on m'ouvre des portes. Je croise des hommes au visage sombre, à la tenue sévère. Personne ne me regarde. On me guide jusqu'à une grande salle, au troisième étage, et on me fait asseoir dans un fauteuil de cuir vert. Le bureau est du même style que l'immeuble, et il y a une photographie du château d'If*, vu du ciel, accrochée au mur.

On m'apporte un café et un croissant. La vie de palace, tout à coup, même si le café n'est pas meilleur qu'en prison. Mais le croissant est frais.

Que se passe-t-il ? Je ne suis ni dans le bureau du juge, ni dans celui de la police. Pas de commissaire en vue. Mais je ne suis pas tout à fait libre. Pourtant, je n'ai rien à proposer, je ne suis qu'un petit voleur de banlieue, je n'ai jamais fait de mal à personne. Un peu d'argent volé à la Sécurité sociale[1], voilà tout. Qu'est-ce qu'on peut bien me vouloir ? Et pourquoi moi ? Les vrais gangsters, eux, sont dehors, ils ont leur compte en banque

1. Sécurité sociale : organisme chargé de gérer et de financer les services relatifs à la santé des Français.
2. Paradis fiscal : pays ou place financière où l'on paye très peu d'impôts.

rempli et bronzent au soleil des paradis fiscaux[2]. Ce sont eux les ennemis de la société !

Un homme entre, un jeune, un peu gros, avec un costume en laine et des lunettes noires. Une petite figure de rat, plutôt sympathique. Il me serre la main, s'assoit derrière le bureau. Pas de dossier, pas de mallette, pas de téléphone portable. Un sourire, tout simplement.

– On a besoin de vous, dit-il.

Sa voix est posée, tranquille. Je ne dis rien. J'ai décidé d'attendre. Une façon comme une autre de ne pas dire de bêtises, de ne montrer aucune excitation, aucun espoir ou déception.

– Vous allez nous rendre un service. En échange, si tout se passe bien, vous ne retournerez pas en prison.

Il allume une cigarette, m'en propose une que je refuse.

Je me mets à réfléchir à toute vitesse. Je n'ai pas de renseignements à donner, je n'ai personne à dénoncer[1]; enfin, je n'ai pas d'argent caché.

– Calmez-vous. C'est très simple, je vais vous expliquer. Mais je dois vous prévenir d'une chose. Tout ceci reste et restera confidentiel. C'est un contrat entre vous et moi. Si vous ne suivez pas cette règle, vous retournez immédiatement là d'où vous venez.

1. Dénoncer : signaler un coupable à la justice.